

Zeitschrift: Femmes suisses et le Mouvement féministe : organe officiel des informations de l'Alliance de Sociétés Féminines Suisses

Herausgeber: Alliance de Sociétés Féminines Suisses

Band: 80 (1992)

Heft: 9

Rubrik: Dossier

Autor: [s.n.]

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 16.01.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>



Féminisme: la longue marche...

S'il a évolué au cours des décennies, son image reste figée.

Le seul terme de féminisme provoque refus et irritation.

Après huitante années passées à le soutenir, Femmes suisses fait le point de ce mouvement aussi mal connu que mal aimé.

« **N**anas chères, venez toutes à l'AG du 12 septembre. Ordre du jour: le viol et la structure du MLF. Bisous, Christine, Claudine, Françoise, Ada et Mireille-qui-en-ont-marre-de-faire-les-convocs». C'était au début des années soixante. Tout est dit: vocabulaire dérisoire, thèmes et problèmes récurrents, surtout pas de noms, les prénoms seulement. Chacune devait se reconnaître et reconnaître les autres dans la nouvelle sororité MLF. «Je ne me souviens plus comment je suis arrivée au MLF, dit Françoise, militante des débuts, j'en ai entendu parler, et un soir j'y suis allée. Ce que j'aimais, c'était le côté informel, une chaleur qui n'existant pas dans les organisations politiques.» Comme tous les groupes d'appartenance, le MLF avait ses mots de passe, notamment vestimentaires: jupes longues multicolores ou pantalons bouffants à la turque, sandales mao noires, gilets de velours ou au crochet, paniers d'osier avec dedans une pomme, un paquet de gauloises et un tricot en train, parfois même avec quatre aiguilles.

A cette époque, le mouvement rouspétait, certes, mais il chantait aussi, sur l'air du *Chant des Marais*: «Nous qui sommes sans passé, les femmes/Nous qui n'avons pas d'histoire/Depuis la nuit des temps, les femmes/Nous sommes le continent noir.»

Bariolées, bigarrées et bagarreuses, les MLF étonnèrent l'Europe, pourtant déjà secouée des spasmes de Mai 68. Avec humour parfois, lorsque les Parisiennes déposèrent au pied de la tombe du soldat inconnu une gerbe pour sa femme, plus inconnue encore... Avec persévérance aussi, dans la longue lutte pour l'avortement «libre et gratuit».

C'était le temps de la grande provocation, le temps aussi de la grande peur des hommes. Rendant compte avec enthousiasme de la *Lettre ouverte aux bonnes femmes* (1972) de Jean Lartéguy, Henri-Ch. Tauxe, de 24 Heures, n'en peut plus d'hyperboles pour décrire la féministe honnie, la «similihomme», celle dont «la crétilerie impose sa dictature», ces «quelques bonnes femmes détraquées et politiquement fanatisées, ces révolutionnaires excitées», bref, celles qui ont «transformé le combien légitime com-

bat des droits sociaux, politiques et professionnelles en un maoïsme femelle braillard et sommaire». Manquent plus que les «mal b...», qualificatif auquel les féministes ont de toute façon toujours répondu «la faute à qui?». La grande peur, oui, mais pas la vraie guerre. Une sorte de rituel dans l'affrontement où la «minorité gueularde» (Tauxe encore) menaçait les certitudes de la majorité bien-pensante du «légitime combat des droits sociaux».

Le poids des mots

Le mouvement féministe est sans doute le seul mouvement politique qui, depuis qu'il existe en tant que groupe organisé, rallie autant d'antipathiestripales conjuguées avec une sympathie minimale quant à la nécessité du combat.

Le «je-ne-suis-pas-féministe-mais...» ne date pas d'hier et les premiers numéros de ce journal fondé en 1912 témoignent des mêmes réticences qu'aujourd'hui face à l'emploi du mot féminisme. En deux mots comme en cent: les féministes, on les dé-

1910 – Le mouvement suffragiste s'organise en Suisse. De dignes dames à chapeau sortent de la maison. Si elles ne dérangent pas trop, leur revendication en revanche révolutionne le sens donné jusque là au mot égalité. Les féministes sont ridiculisées comme parangons de vertu et stigmatisées comme voulant détruire la famille. «Nous avons à travailler non seulement contre l'inertie et l'indifférence, mais contre une réelle hostilité» disait Emilie Gourd lors de la création de son journal *Le Mouvement féministe*.

1930 – C'est la crise. Les femmes d'abord en font les frais, qu'on renvoie dans leurs foyers, par persuasion ou par force. Les féministes se battent pour préserver les acquis, dont le droit au travail de la femme mariée. Le mouvement a mauvaise presse pour se préoccuper ainsi des droits «luxueux» en des temps si difficiles pour tous.

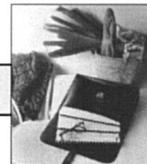
1950 – Finie la guerre, fini le désordre, tout rentre dans l'ordre. La vraie féminité triomphe au firmament de la bonne ménagère qui s'automatise tous azimuts. La féministe commence à faire ringard.



1928. La longue marche du suffrage féminin en Suisse.

teste et on ne voudrait surtout pas leur ressembler, mais certaines de leurs revendications méritent qu'on s'y arrête, car parfois, c'est vrai, la femme est encore injustement traitée. Voilà ce qu'ils et surtout elles disent, avant de retourner vaquer à leurs occupations. Et ça, c'est valable pour 1910, 1930, 1950, 1970 et 1990.

1970 – A bas les tabous. Elles parlent du corps, du ventre, du sexe. Même Simone Veil, à l'Assemblée nationale médusée en 1975: «Comme vous le savez tous, messieurs les députés, les femmes ont un cycle, des règles...» Chantres hysteriques de l'amour libre, les féministes veulent, évidemment, détruire la famille...



1990 – Mères de famille et la quarantaine bien sonnée, les féministes, cette fois, s'en prennent au sexism de la langue et au harcèlement sexuel. Et re-parangons de vertu. Etc, etc.

Requiem pour l'égalité

N'empêche que, en cent ans de féminisme ringard, les choses finissent pas évoluer. Si le mouvement des femmes n'y est pas pour tout, il y est quand même pour beaucoup.

De l'entrée contestée et à petits pas, au début du siècle, des femmes dans les commissions scolaires et ecclésiastiques, aux frères chauffeuses d'autobus d'aujourd'hui, des centaines de petites et grandes lois ont été votées en faveur de l'égalité des sexes, des milliers de petits et grands faits sont intervenus dans la vie quotidienne des couples, des familles, des femmes et des hommes.

La révolution contraceptive a eu lieu, même si la pilule n'est pas l'idéal et l'avortement reste punissable.

Depuis 1981, la loi pourvoit à l'égalité dans tous les domaines.

Depuis 1988, hommes et femmes vivent sur pied d'égalité au sein du couple. Le mari ne peut plus interdire à sa femme de travailler à l'extérieur du foyer, il n'est plus le seul à choisir la demeure commune, bref, il n'est plus le chef.

Les femmes sont toujours plus nombreuses à travailler à l'extérieur du foyer (68% des femmes entre 15 et 62 ans). Elles peuvent accéder au métier de leur choix, bûcheronne, coiffeuse, accordeuse de pianos ou PDG. Les femmes sont toujours mieux formées. Il y a dix ans, elles représentaient un tiers des effectifs des universités suisses. Aujourd'hui, elles en forment le 40%.

Alors, qu'est-ce qu'elles veulent? Eh bien, c'est là que le bâton blesse. Elles veulent autre chose. Les lois, c'est pas la réalité, les chiffres, c'est pas la réalité non plus.

Les jeunes femmes d'aujourd'hui n'ont cure des lois que les féministes s'escriment à faire voter.

L'égalité tant qu'elles ont le sentiment de l'avoir, est bien le cadet de leurs soucis. Les jeunes filles d'aujourd'hui étudient, travaillent, dansent, font du sport, vont au ciné, ont un copain, vivent parfois avec lui, prévoient d'avoir un ou deux enfants et basta.

Une récente enquête* auprès de jeunes de 15 à 19 ans montre que si le mouvement féministe fonctionne comme une sorte de repoussoir (68% déclarent qu'ils et elles n'y adhéreront jamais), la cause de l'égalité mérite tout de même que d'autres se battent pour elle: 68% des jeunes approuvent l'action du mouvement des femmes.

De là à considérer l'égalité comme un problème important, tant s'en faut. L'égalité entre hommes et femmes vient loin derrière d'autres priorités des jeunes, en premier la drogue, en deuxième l'environnement, qui préoccupent quatre cinquièmes

des 15-19 ans. Seuls un quart des filles et un cinquième des garçons considèrent l'égalité comme un problème important (voir encadré p. 15).

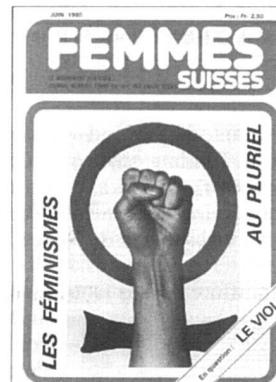
Heureuses, les femmes?

Il faut dire que les valeurs sociales ont changé. L'image que les femmes se font d'elles-mêmes et des conditions d'épanouissement sont bouleversées. En décembre 1990, le *Nouvel Observateur* présentait une grande enquête sur le bonheur des femmes françaises. Est-ce qu'une femme peut réussir sa vie: 1) sans métier?

nous dit une dame dans la cinquantaine lors d'un petit sondage éclair dans un bistrot. Faut penser aux femmes des autres pays, aux musulmanes.»

Qu'ont donc les féministes à vouloir embrasser tout le monde avec leurs revendications dépassées? C'est qu'en fait il y a plusieurs niveaux d'analyse qui ne se répondent pas, ni ne se comparent. Le premier niveau est celui de la statistique, à laquelle on peut tout faire dire. En lieu et place des belles et bonnes données que nous venons de citer, nous aurions pu en évoquer d'autres, qui donnent une image exactement contraire du degré d'avance-

Du poing levé à la parole du cœur



2) sans vivre en couple? 3) sans avoir d'enfants? Surprenants résultats: réussir sa vie sans métier, impossible dit l'écrasante majorité (80%). Réussir sa vie sans vivre en couple? Oui, disent-elles à 82%. Et sans avoir d'enfants? Oui, dit encore un peu plus de la moitié (53%). En Suisse, ce sont deux tiers des femmes qui pensent qu'il n'est pas nécessaire d'avoir des enfants pour qu'une femme puisse s'épanouir. Une petite révolution, tout de même. Et quand, enfin, on sait que plus de 90% des Suisses, hommes et femmes confondus, se disent heureux, eh bien, tout va bien, n'est-ce pas? «En Suisse il n'y a plus de problèmes,

ment de notre pays en matière d'égalité: nombre ridicule de femmes dans les instances décisionnelles politiques et économiques, inégalités criantes de revenus, de salaires, féminisation de la pauvreté, canalisation des filles dans les professions les moins prestigieuses, etc. Rien qu'avec des chiffres on peut donner à voir deux tableaux complètement opposés. L'autre niveau est celui de la réalité vécue, qui n'a rien à voir avec les chiffres. Une mère de famille qui court entre la crèche, le travail, les courses, le câlin au gamin, les devoirs de l'aîné et passe des heures à repenser l'organisation de tout ce petit monde peut



se dire «heureuse». Il y a, enfin, le niveau symbolique, celui des représentations sociales, celui du sexism de la langue, de la publicité, le message caché, domaine qui préoccupe grandement les féministes d'aujourd'hui et dont l'action sur ce terrain est peut-être la plus mal comprise. «Franchement, je vois mal à quoi servent toutes ces histoires de féminisation des noms de métiers dit une haute fonctionnaire de l'administration genevoise. Moi quand je vois qu'on nomme dix responsables dans les différents départements cantonaux et que parmi les dix il n'y a pas une seule femme, j'ai envie de téléphoner à Madame Egalité pour lui dire: Mais qu'est-ce que vous faites avec votre dictionnaire? C'est pas là que les choses se passent!»

Ne pas se laisser abattre

La grève du 14 juin 1991 a montré que les femmes trouvent décidément que tout ne va pas si bien dans le meilleur des mondes. Non seulement l'égalité n'est pas réalisée, mais en plus, les acquis sont menacés. Il suffit de voir les débats en Allemagne autour de l'avortement ou, en Suisse, le sort réservé aux bureaux de l'égalité en période de crise: ce sont les premiers sur la sellette des économies.

Il y a exactement dix ans, Mariella Righini s'alarmait de la renaissance de la misogynie en France. Son constat reste absolument valable aujourd'hui: «Le féminisme a perdu de sa virulence, de son originalité, de sa créativité. Explosion, expansion, extinction. Le féminisme de nos arrière-

grand-mères suffragettes, de nos mères électriques de l'après-guerre, de nos sœurs soixante-huitardes, a connu chaque fois la même courbe en U renversé.

Toutes les flambées féministes se sont éteintes, laissant sans doute des acquis, mais le discours finit par être pris en compte, intégré, assimilé. Récupéré, comme on disait. Amorti. S'il semble tombé en disgrâce – il ne reste plus qu'un noyau dur qui se dit encore féministe – il renaîtra, comme chaque fois, à un autre moment. Patience...»

Martine Chaponnière

* *Les Valeurs des Suisses*, Peter Lang, 1991, sous la direction d'Anna Melich.

Salut, Emilie!

Tu avais dans le regard quelque chose de pétillant, de profond et de formidablement intelligent: Emilie Gourd, fondatrice du *Mouvement féministe*, aujourd'hui *Femmes suisses*, toi qui as toujours gardé le plus vif de tes forces pour «ton» journal, toi qui as légué une bonne partie de ta fortune pour assurer la survie du bébé. Il t'en a fallu de l'énergie pour faire exister ce journal, convaincre, «convertir» comme tu disais, les indifférents, les ti-



1921, les suffragettes en course sur la plaine du Rütli. Au centre des «trois Suisseuses», Emilie Gourd.

morés, et les franchement hostiles. Ce sont les femmes qui te peinaient le plus, quand elles refusaient de marcher avec toi par peur ou par conformisme, hésitant, flottant et fuyant. Pas facile de constituer un comité intercantonal représentatif des différentes tendances du féminisme romand et d'accord de se mouiller dans l'aventure de l'imprimé. Pas facile d'assurer la vocation suffragiste du journal dans un climat de féminisme de bonnes œuvres.

Echec après échec, tu as continué, lutte sans relâche, gardant cet indéfectible espoir qui t'a toujours animée. Trente-trois ans durant, tu as assuré la parution du *Mouvement féministe*.

A peine sept ans après la création de ton mensuel, voilà que tu convaincs le comité que le journal devienne bimensuel. Rien que ça! Tu en as trop fait, Emilie. Terrassée par une crise cardiaque à 66 ans, tu t'en es allée laissant tout en plan. Alice Wible-Gaillard te succède mais ne peut marcher dans tes traces.

Pour attirer de nouveaux publics vers le féminisme, la nouvelle rédactrice scinde le journal en deux publications, l'une plus «féminine» pour ne pas effrayer les femmes c'est *Femmes suisses* – reléguant le *Mouvement féministe* au rôle de feuille associative du suffrage.

Le succès escompté est hélas démenti, les abonnements stagnent. En 1960, les deux feuilles fusionnent sous la houlette de Jacqueline Wavre. Ton journal a perdu quelques plumes dans l'aventure. De bimensuel il est devenu mensuel, et le fier *Mouvement féministe* s'affiche désormais sous le titre, léger s'il en est, *Femmes suisses et le mouvement féministe*. 1971: enfin le suffrage. Tu aurais dû vivre jusqu'à 91 ans pour voir l'aboutissement de ta lutte! Le journal prend difficilement le cap, confronté au soudain succès d'une cause si souvent mise en échec et à l'irruption bruyante et colorée du «nouveau» féminisme. Mais il tient bon et s'adapte bien helvétiquement, peu à peu, aux nouvelles questions posées par les jeunes féministes.

Les problèmes que connaît le journal aujourd'hui sont les mêmes, exactement les mêmes que ceux que tu as traversés: indifférence, voire hostilité de la population, perpétuels problèmes financiers, difficulté d'augmenter le nombre des abonnées, manque de place dans les pages imparies, relève inexistante. Mais tu seras contente de savoir que plusieurs générations de femmes, animées de la même foi, se sont succédé après toi pour continuer ton œuvre.

Salut à toi, Emilie!

L'équipe de la rédaction



Vingt ans après

Pures et dures, elles voulaient révolutionner le monde des femmes. Que sont-elles devenues?

Qu'ont été les MLF pures et dures? Dans leur livre *Le Temps des Ruptures**, Pierre Bavaud et Jean-Marc Béguin ont interrogé deux femmes parmi les dix ex-soixante-huitards qui «voulaient changer le monde». Aucune des deux n'a vraiment appartenu au mouvement féministe, même si elles en ont été proches et sympathisantes. Marie Bonnard n'a pas milité au MLF «parce que le style me dérangeait, me heurtait». Quant à Eliane Perrin, elle ne s'y est pas vraiment engagée non plus, car les préoccupations immédiates du mouvement n'étaient pas les siennes.

MLF et Femmes en lutte

Nous avons, pour notre part, voulu savoir ce qu'étaient devenues celles qui formaient le noyau du mouvement des femmes des années septante. Dans le canton de Vaud, nous avons rencontré une MLF et une Femmes en lutte, les deux tendances du mouvement à Lausanne. Ex-MLF, Françoise Messant-Laurent travaille aujourd'hui comme sociologue à l'Université de Lausanne. Elle rencontre régulièrement ses copines de militantisme, toutes tendances confondues: «On se revoit tous les deux à trois mois pour souper, toujours



Femmes en lutte: une trace profonde...

(Photo Roland Burkhard, Genève)

quelque chose d'assez simple. Il n'y a pas de hiatus. Nous avons entre nous une certaine fidélité les unes envers les autres, une certaine loyauté. Aucune n'a vraiment fait carrière. On dit toujours que les anciennes MLF sont des carriéristes, mais c'est faux. Ce sont plutôt celles qui n'ont pas milité dans le mouvement et qui se retrouvent aujourd'hui dans des organismes comme Pacte, qui font des carrières. Nous on est plutôt dans le travail intellectuel et social, où nous ne gagnons pas forcément beau-

coup. Mais on fait toutes des choses intéressantes. Le MLF, ça a été un ferment pour nous pousser à faire des choses. Même si aujourd'hui on n'est plus des militantes, tout l'acquis du mouvement n'a pas été perdu dans notre vie personnelle. Parfois, le prix a été cher, des mariages brisés, etc. Mais est-ce seulement la faute du féminisme? Difficile à dire. Celles qui aujourd'hui sont «seules» dans le sens «sans homme», elles ont un bon réseau qui marche bien. Quand on a fêté les 20 ans de MLF, deux

Le point de vue des jeunes

Prononcer le mot «féminisme» devient kamikaze en cette fin de vingtième siècle. Ce vocable entré dans le français en 1837 a aujourd'hui mauvaise réputation parmi les jeunes et il devient impossible de s'affirmer féministe sans deux phrases d'explications...

En effet, à la question «Vous estimez-vous féministe?», la majorité des étudiants et apprentis répondent un «non» catégorique! La revendication outrancière, la femme homosse voulant vivre sans homme et les écraser, la connotation péjorative et même insultante du mot en font un vrai repoussoir.

Mais dès que son sens est réactualisé comme la recherche d'une égalité entre les deux sexes où chacun aurait les mêmes chances et les mêmes droits, l'atmosphère se détend et l'unanimité réapparaît! «Oh oui, j'ai des souhaits d'égalité, mais je ne suis pas féministe, et je pense que l'égalité totale signifie la perte d'identité de la femme!» affirme Nicole, étudiante à Genève.

Quelques jeunes gens répondent qu'ils sont bien sûr pour l'égalité, mais que les femmes doivent commencer par sortir de la famille et se prendre en charge elles-mêmes!

De jeunes apprenties de commerce m'ont décrit leur «féminisme» comme «la manière de bien s'habiller, d'être élégante»... La confusion règne souvent chez les plus jeunes! Un seul étudiant m'a affirmé avec un large sourire que, «oui», lui s'estimait féministe «afin qu'un jour l'égalité entre hommes et femmes soit réalité, car l'humanité a tout à y gagner.» Il pense par exemple que «le meilleur politicien du monde est une politicienne, Mme Gro Harlem Brundtland, première ministre de Norvège».

Ils sont nombreux à connaître les inégalités du monde du travail, et parmi les apprenties de commerce, plus d'une est choquée du petit nombre de femmes cadres. A les entendre, les rares femmes de la hiérarchie sont souvent froides, sévères, autoritaires, mais, selon ces jeunes, «oublier

que l'on est une femme est nécessaire pour se faire respecter». Espérons que les exceptions existent...

Les étudiantes, elles, se demandent comment concilier carrière et famille et reconnaissent souvent avoir choisi leur future profession en fonction des possibilités de congé maternité ou de réinsertion facilitée.

Mais les jeunes gens évoluent aussi: «Si le travail à mi-temps était revalorisé, je connais beaucoup de mes copains qui seraient prêts à partager à 50% les tâches ménagères et l'éducation des enfants avec leur compagne» lâche cette apprentie avec conviction.

Les 15-25 ans portent souvent en eux un certain idéal féministe. Est-ce en l'affirmant de plus en plus que cette génération redonnera au terme «féminisme» ses «lettres» de noblesse ou devra-t-elle en réinventer un nouveau?

Séverine Michelod, 20 ans

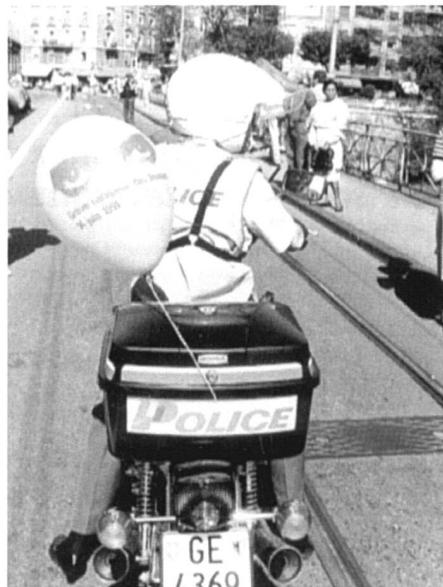


d'entre nous ont voulu faire repartir quelque chose. Ça a fâché tout le monde. On était là pour fêter, pas pour militer!»

Doudou Denisart, c'était Femmes en lutte. Qu'à cela ne tienne, c'est le même constat: chaleur de la relation aujourd'hui, pas de carrières «au sens réussite, fric, pouvoir, etc.». Militante de l'ASDAC (Association suisse pour le droit à l'avortement et à la contraception), Doudou fait le point: «Chacune a eu son évolution, mais ce que nous avons fait nous a marquées pour toujours. La trace profonde que ça a laissé chez moi et chez les autres, c'est que nous avons fait l'apprentissage de la relation entre le privé et le public. J'ai appris à analyser les faits pas seulement pour leur importance «objective» mais aussi à partir de leur pouvoir de me toucher personnellement. Je continue à faire ce lien public/privé et cela m'aide dans ma vie de tous les jours. Les femmes plus jeunes ont de la difficulté à faire ce lien, il y a la dimension privée d'un côté, la dimension collective de l'autre, et elles peinent à mettre les deux ensemble».

Un rythme d'enfer

A Genève, nous avons rencontré une autre féministe de longue date, Krista Nyffenegger, assistante de direction. Mère célibataire à l'époque où on les montrait encore du doigt, Krista adhère à l'Association des mères chefs de famille (AFM/AMCF) dès sa fondation dans les années septante, et en devient rapidement un des piliers. A ce titre,



Vingt ans plus tard...
(Illustration tirée de *Mieux qu'un Rêve, une Grève*,
Editions d'En bas, 1991)

elle établit un réseau de solidarité entre femmes vivant le même type de situation qu'elle. Elle assume aussi la permanence téléphonique de l'AMCF, tout en élevant son enfant et en travaillant à plein temps: «J'ai vécu à un rythme d'enfer pendant une dizaine d'années. C'était intéressant, mais lourd. Trop lourd. Surtout les appels téléphoniques, qui sont devenus très nombreux en raison de la notoriété grandissante de l'AMCF. Il

s'agissait le plus souvent de véritables SOS qui dépassaient le cadre de mes compétences. Je me suis épuisée à trouver des solutions. Se sont greffés là-dessus les problèmes liés à l'adolescence de ma fille. Notre étais tout sauf un long fleuve tranquille. J'avais besoin de toute mon énergie pour maintenir le cap tout en tentant de me faire une place au soleil. J'ai dû me résoudre à mieux répartir mes forces. Par nécessité. Des regrets? «Pas vraiment. Ma fille est sortie de la coquille, je me sens moins diminuée impliquée dans les problèmes qu'aborde l'AMCF. Par ailleurs, je constate qu'au sein de l'association, le travail accompli par les pionnières a porté ses fruits: députées genevoises nous ont entendues pour porter nos revendications sur le terrain politique. Le statut des femmes chefs de famille, des familles monoparentales en général, s'est amélioré. S'il reste du pain à la planche? Bien sûr! Que d'autres reprennent le flambeau...» Qu'elles continuent à militer, comme le fait Doudou pour l'avortement, ou que le thème «femmes» devienne partie intégrante du champ professionnel, comme c'est le cas chez Franco sociologue du travail féminin, ou encore comme Krista, qu'elles se soient éloignées de toute cette militance, les féministes débuts du mouvement gardent toujours une certaine nostalgie. L'engagement était très vrai, fougueux. Elles avaient 20 ans quelque en Mai 68, pas vrai?

Martine Chaponni

* Editions Cabédita.



Amedeo Modigliani,
Femme au Col blanc (1917)
(Collection Musée
de Grenoble)

De David à Picasso

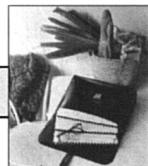
Chefs-d'œuvre du Musée de Grenoble.

Du 16 octobre au 21 mars

Fondation de l'Hermitage

Route du Signal 2,
1000 Lausanne 8
Tél. (021) 20 50 01

OUvert du mardi au dimanche de 10 h à 13 h et de 14 h à 18 h. Jeudi jusqu'à 22 h. Visites commentées le jeudi à 20 h et le dimanche à 16 h.



Complot antiféministe

Choc en Retour, Retour du Bâton, Retour en Arrière. *Autant de termes que l'on pourrait utiliser pour traduire Backlash, passionnante étude de la situation des femmes américaines.*

On peut décrire cette situation de deux façons extrêmes; comme le gouvernement qui estime que les femmes ont «tout» et qu'il n'est donc plus nécessaire d'introduire dans la constitution un amendement sur l'égalité des droits, ou comme les moyens de communication de masse qui veulent aujourd'hui persuader les femmes qu'on les a trompées avec l'égalité, qu'elles sont malheureuses parce qu'elles ont gagné un certain espace de liberté, qu'elles ont ainsi été privées d'être vraiment femmes, de trouver un mari.

Susan Faludi analyse d'innombrables documents tirés de la presse, notamment des magazines à grand tirage et des journaux féminins comme *Good Housekeeping* ou *Harper's*, des films récents, de la TV, de la publicité pour cosmétiques, de la mode, de la chirurgie esthétique. Il y a ainsi comme une véritable conspiration, qui date d'une dizaine d'années, une surenchère entre tous ces moyens de pression, alimentée par la crainte des pouvoirs en place – politiciens, décideurs de l'économie, propriétaires et directeurs des mass media – face à la libération de la femme.

Contrevérité

Le but de cette nouvelle campagne, de cette nouvelle attitude qu'on baptise néoféminisme ou postféminisme est manifestement de renvoyer les femmes à la maison, de les culpabiliser et de leur faire peur quant à leur avenir si elles persistent à vouloir faire carrière. Et pour cela tous les moyens sont bons, d'études soi-disant sociologiques en réalisations fondées sur un superficiel sondage d'opinion, jusqu'à des contrevérités sur les chances de se marier après trente ans, sur la fertilité ou sur la santé.

Un exemple entre mille: au cours des années huitante, la revue *Ms.*, l'organe par excellence du mouvement féministe, s'est peu à peu retirée de la lutte qui avait été sa raison d'être, pour adopter les nouvelles tendances de la culture féminine. Au lieu



de continuer à lutter pour l'égalité des droits, à dénoncer la violence domestique ou le harcèlement sexuel, elle a consacré ses colonnes à parler de la mode, à recommander des produits de beauté, à faire l'éloge des stars d'Hollywood. Mais celles-ci n'étaient plus de la trempe d'une Mae West s'exclamant: «Speak up for yourself or you'll end up a rug!»

Ms. a également changé sa politique et décidé de devenir une entreprise à but lucratif et donc de viser une clientèle fortunée. Elle a en quelque sorte vendu son âme en renonçant à sa rédaction féminine, et en s'adressant à une firme spécialisée en marketing, qui s'est empressée de signifier que le mot féminisme devait disparaître du vocabulaire de la revue. Et pourtant, le groupe de femmes sondées par cette firme avait demandé que la revue continue à défendre les droits des femmes et premièrement leur droit de choisir, d'organiser librement leur vie familiale et professionnelle. Et ce même groupe de femmes avait déjà dénon-

cé le penchant à l'antiféminisme de la revue nouvelle formule. Une seule fois, en août 1989, *Ms.* s'est encore élevée contre le jugement de la Cour suprême dans l'affaire Webster, qui limitait le droit des femmes à contrôler leur fécondité.

Malgré les efforts de *Ms.* pour s'aligner sur les nouvelles tendances, le journal n'a cessé de perdre des lectrices et des annonceurs. C'est devenu un bimensuel sans publicité, et son prix d'abonnement est élevé (40\$).

Il n'y a plus qu'une publication qui parle de la réalité concrète de la vie des femmes, *Lear's*; elle s'adresse aux femmes de plus de 40 ans, bien que sa publicité concerne plutôt celles de 20.

Elle ne craint pas d'ailleurs de reprocher au féminisme d'avoir concentré l'attention des femmes sur leurs propres problèmes.

Phénomène culturel

Citons encore en deux mots un autre exemple de ces retournements que dénonce Faludi, celui de Betty Friedan, l'auteure de ce livre solidement documenté *The Feminine Mystique*. En 1981, elle publie *The Second Stage*, moins bien documenté, qui attaque le mouvement féministe, lui reprochant d'avoir été trop radical, de n'avoir pas tenu compte des exigences de la famille. La «nouvelle droite» a été évidemment ravie de voir l'ancienne pionnière du féminisme se retourner contre lui et rejoindre les positions de Reagan, de Bush et des adeptes du «droit à la vie».

Le *backlash* est un phénomène culturel et donc politique d'une étonnante ampleur. Comme le dit le sous-titre du livre, il s'agit d'une *Undeclared War Against American Women*. Des femmes qui, malgré les conquêtes du féminisme, sont encore loin d'être en droit les égales des hommes.

Perle Bugnion-Secretan

Backlash, Susan Faludi, Ed. Crown, New York, 1991, 548 p.